

Journal Tintin 25 ans, du 5 octobre 1971.



QUELQUES PAS DANS... L'UNIVERS de la BANDE DESSINEE

LE TEMPS EST PASSE — JE LE CROIS, JE L'ESPERE
— OU IL FALLAIT PRESQUE S'EXCUSER DE PARLER
DE LA BANDE DESSINEE ET DE SES AUTEURS.
QU'EST-CE QU'ELLE ETAIT, IL NY A PAS SI LONGTEMPS
POUR BIEN DES GENS «SERIEUX» ?
UNE SIMPLE AMUSETTE DESTINEE AUX MOUTARDS.
A ENTENDRE LES MOINS INDULGENTS, QUE PRODUISAIENT
SES AUTEURS ? UNE ESPECE DE SOUS-LITTERATURE
POUR PRIMAIRES, SINON POUR ARRIERES MENTAUX.
CE TEMPS DU DEDAIN SEMBLE REVOLU.
LES GENS SERIEUX RECONNAISSENT EUX-MEMES, AUJOURD'HUI,
DANS LA BANDE DESSINEE, UN LANGAGE NOUVEAU,
UN MOYEN D'EXPRESSION AUTONOME. LANGAGE QUI, ASSUREMENT
DOIT BEAUCOUP AU CINEMA (le découpage, les plans, etc.)
MAIS QUI N'EST PAS DU CINEMA ;
QUI DOIT BEAUCOUP AUSSI A LA LITTERATURE
(c'est du roman d'aventures en dessins)
MAIS QUI N'EST PAS DE LA LITTERATURE..

Ce texte est d'Hergé. Il est extrait de la préface à un ouvrage d'Edgar-Pierre Jacobs, rassemblant dans une édition pour collectionneurs les illustrations jadis publiées dans l'hebdomadaire « Tintin » sur le texte de « La Guerre des Mondes », de Wells.

« La Guerre des Mondes » est un classique de la littérature anglo-saxonne et figure au catalogue des bibliothèques officielles les plus exigeantes. Il aura fallu un peu moins de 75 ans pour que la bande dessinée, perçant enfin le mur du mépris, soit admise aux mêmes honneurs et qu'on y découvre l'existence, à côté d'innombrables productions indigentes qui expliquent en partie le malentendu, de très réels chefs-d'œuvre.

Trois quarts de siècle d'obstination — dont le dernier fut enfin déterminant — pour « imposer » l'un des trois grands moyens d'expression et de créativité qui resteront liés à notre Temps. C'est beaucoup. Le cinéma franchit plus rapidement les étapes sur le plan du prestige. On lui a

pourtant connu, aussi, d'acharnés détracteurs qui refusaient d'y voir davantage qu'un formidable moyen d'abrutissement des masses. C'est encore, pour une part, ce qu'on entend dire de la télévision. On se demandera un jour, quand les sociologues de l'avenir étudieront notre époque, par quel aveuglement certains maîtres à penser du XX^{ème} siècle voulurent si longtemps reléguer photos et dessins, du moment qu'ils se voulaient narratifs, dans un ghetto de l'image à la porte duquel ils auraient aimé inscrire : « POUR CRETINS SEULEMENT ».

N'essayons pas, en quelques pages, d'étudier « à la loupe » un phénomène capable d'alimenter des rayonnages entiers de gros volumes. Glanons, plus modestement, quelques réflexions, et notons quelques curiosités d'un « univers » qui est le nôtre, et où, comme tous les gens contents et fiers « d'être du coin », nous sommes toujours heureux de jouer les guides bénévoles pour accueillir et informer les étrangers, amis déjà familiers ou « touristes » encore déconcertés...

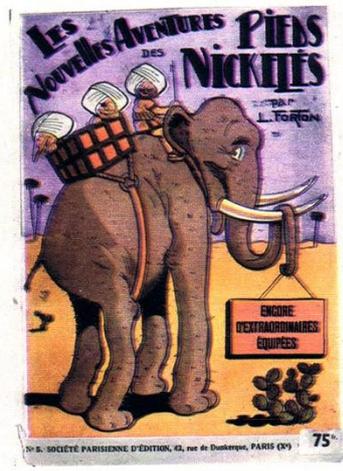
Le début d'une prestigieuse évolution : « Totor », en 1925, préfigurait TINTIN. Sept ans plus tard, les Dupont-d inauguraient la formation d'une équipe qui, avec le capitaine Had-dock (en 1941) et Tournesol (1943) allait atteindre la célébrité mondiale.



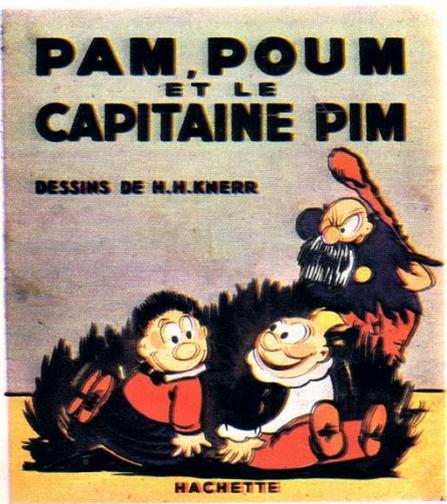
La presse hebdomadaire pour jeunes filles, première version : la célèbre « Semaine de Suzette » aura un demi-siècle de succès. Entre deux romans de bon ton, les lectrices y trouvaient des conseils de cuisine et de broderie. La brave servante bretonne Bécassine y incarnait une époque que l'après-dernière-guerre ne ressuscita pas.



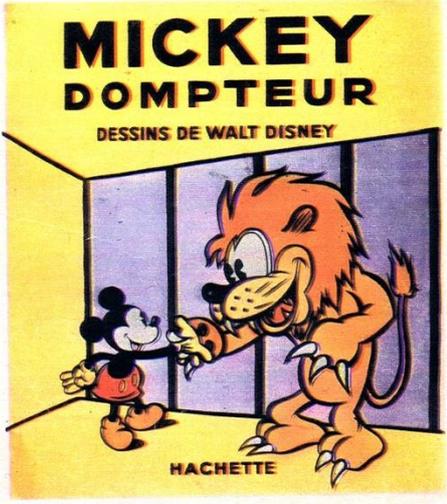
La première « optique » : le journal illustré, récompense du bon élève, apporte chaque semaine un complément coloré au cours de morale.



Pour mauvais élèves et esprits contestataires, un triomphe populaire : les méfaits des « Pieds Nickelés »...



Les comiques américains transforment soudain la perception de l'humour : « Pim, Pam, Poum » et « Mickey » surgissent à la fois dans des dessins animés et chez les libraires...



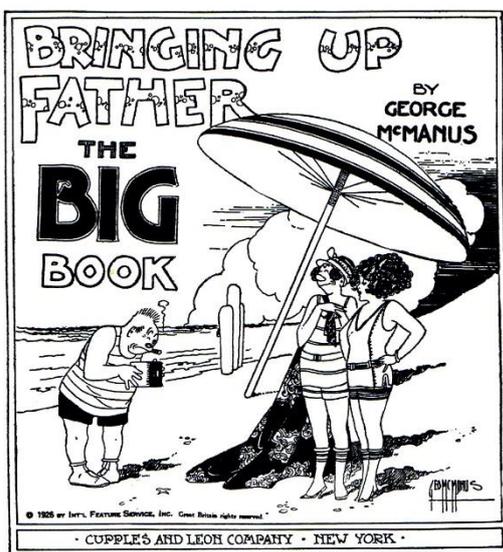
CHUT ! CENSURE !..

Où que ce soit dans le monde, la censure, quelle que soit sa forme, présente une constante invariable : elle a horreur qu'on la désigne par son nom. La censure sera donc tour à tour un « conseil d'orientation », un « comité moral » ou une « commission de protection ».

Pour ce qui concerne la bande dessinée d'expression française, c'est ce dernier euphémisme qui est le bon : il existe à Paris une « commission de surveillance des publications destinées à la jeunesse » qui examine tout particulièrement les bandes dessinées, sur la base d'une loi du 19 juillet 1949. Cette commission conseille plus qu'elle ne tranche et souhaite en principe le dialogue entre pédagogues, censeurs et éditeurs de bandes dessinées ; sur ce plan, les résultats obtenus jusqu'ici sont souvent plus théoriques que pratiques. Il n'en reste pas

moins que, sur avis de cette commission, un album de bandes dessinées peut être interdit à la vente aux moins de dix-huit ans, ou encore « interdit à l'affichage », c'est-à-dire exclu de tout étalage ou comptoir visible et qu'on ne peut lui faire de publicité, ce qui revient évidemment (puisque quasi personne ne sait qu'il est là) à empêcher toute vente dudit album. Beaucoup de bandes dessinées d'expression française proviennent, on le sait, de Belgique. La censure belge n'existe pas : une publication ne s'expose à des poursuites que sur intervention du parquet, ou sur dépôt d'une plainte dont les tribunaux jugeront du bien-fondé. Confiance est donc faite « a priori » aux auteurs et éditeurs, citoyens en général conscients, capables de discerner eux-mêmes les frontières du bon goût, de la morale et de la santé intellectuelle. Pour bien mettre les choses au point, un nombre important d'éditeurs européens

se sont d'ailleurs réunis (à l'instigation de Raymond Leblanc, éditeur de « Tintin ») voici plusieurs années, formant un groupe de coopération amicale appelé « Europress-Junior ». Ce groupe non commercial (chacun restant indépendant) mit au point un code moral précis, devant tout objection extérieure, assurant une presse saine et franche, exempte de complaisances mais ouverte, dans un esprit constructif, à l'utile évolution des idées ; le premier danger des censures est, on le sait, de déboucher sur l'immobilisme, sur un excès de prudence stabilisé au niveau des conventions les plus anodines et, disons-le, sur un enfantillage doucement bêtifiant, soucieux avant tout de n'effaroucher personne. « Europress-Junior », en déterminant les formes et les limites d'une Presse vraiment ouverte à tous les publics, acceptait une discipline nécessaire et intelligente, en évitant à la fois l'écueil de la vulgarité gratuite et



La bande dessinée, reflet de son temps : le célèbre ILLICO, de l'Américain George Mac Manus, évoquait déjà en 1926 le modernisme éclatant de l'époque...

Un souvenir presque oublié : voici un quart de siècle, Tintin faisait ses débuts devant les caméras (artisanales). Après un détour par la télévision, puis le film « d'acteurs », Tintin éclatera sur les écrans, en couleurs et grand format, avec le dessin animé de BELVISION, « Le Temple du Soleil » (prochainement suivi d'un « inédit » : « Le lac aux Requins »).

Supplément de « Tintin » du 27 novembre 1947.

Enfin...

LE PREMIER GRAND FILM
TINTIN & MILOU

DANS
" LE CRABE AUX PINCES D'OR "

D'APRES L'ALBUM D'HERGE

DU 21 DÉCEMBRE 1947 jusqu'au 11 JANVIER 1948

AU
THÉÂTRE DE L'A.B.C.
Place Saintelette - BRUXELLES

Les Grandes Productions
Cinématographiques
WILFRIED BOUCHERY & C^e
KIEBERGEM (Malines) BELGIQUE

Une Réalisation
des
Studios Claude Missonne S. A.
BRUXELLES

celui, tout aussi important, de l'affadissement artificiel, de la « caramélisation » (selon le mot d'un auteur) des bandes dessinées.

Ce code moral, établi et accepté par les éditeurs eux-mêmes, constitue donc une démarche courageuse et une précaution utile. Il n'empêche pas cependant le contrôle supplémentaire de la commission officielle dont nous parlions plus haut. Il faut savoir qu'une bande dessinée d'origine belge (pays sans censure), doit, pour atteindre le nombre de lecteurs suffisant à lui assurer la vie, être diffusée en France. L'absence de censure belge est donc compensée par l'existence de la censure française en ce domaine. En 1971, le problème se révèle rarement aigu pour les bandes dessinées qui, c'est visible à l'œil nu, ont à 99 % refusé l'escalade de l'agressivité (sous toutes ses formes) du cinéma, du théâtre, des affiches et des mœurs en général. La tra-

versée des Champs-Élysées, à Paris, présente évidemment beaucoup plus de dangers moraux (pour un « moins de 18 ans » et pour tout le monde) que la lecture de plusieurs centaines de bandes dessinées. La Commission de surveillance le sait, et son moindre problème n'est pas de décider où son intervention doit et peut se situer au juste.

On a connu des cas amusants. Une bande dessinée en album (par ailleurs, il faut le souligner, effectivement très audacieuse) fut, il y a six ou sept ans, interdite à la vente aux mineurs, à l'affichage, à la publicité. Sous peine d'aller en prison, il n'était donc plus permis en France de citer le nom de cette bande dessinée, ni celui de ses auteurs et éditeurs. Or, cette bande dessinée fut portée à l'écran... et le cinéma n'étant pas concerné par les mêmes mesures, le nom et le visage de l'héroïne purent apparaître en format géant sur toutes les marquises de cinémas, et la

presse accueillit sans problème tous les textes et vignettes publicitaires s'y rapportant. Ni les personnages ni l'histoire n'avaient changé, mais seulement LA FORME de l'œuvre !

La question, dès lors, n'était pas de décider si cette bande dessinée-LA présentait telles qualités ou tels défauts, mais devenait : existe-t-il une morale (au sens général) plus étroite pour une bande dessinée que pour une autre forme d'expression disant la même chose, seulement PARCE QUE c'est une bande dessinée ?

Un auteur américain, Alfred Andriola, célèbre aux États-Unis pour ses bandes dessinées « Kerry Drake » et « Charlie Chan » (d'après l'œuvre de Earl C. Biggers, dont fut aussi tiré l'impressionnant total de 52 films) donne son point de vue :

Suite page VIII

Sondage...

Nous allons prouver que les bandes dessinées ne sont que des images bariolées destinées aux tout-petits.

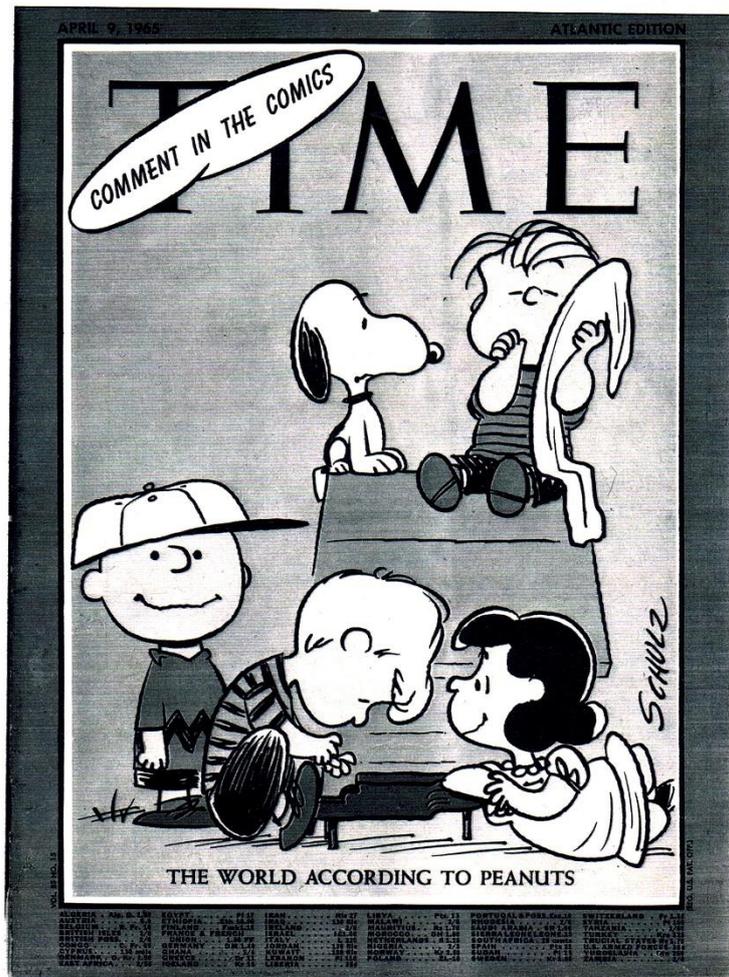
Premier exemple : classe de première primaire, un enquêteur rassurant :

— Mes petits, il y aura un bon point pour tous ceux qui me répondront franchement : qui lit, ici, ces petits journaux amusants qui sont bien de votre âge ? Allons, je ne vous mangerai pas, levez le doigt.

Deuxième exemple : un auditoire universitaire, en présence du professeur, un enquêteur froid comme une lame :

— S'il y a ici un étudiant attardé qui lit encore des bandes dessinées, qu'il se lève en disant clairement son nom...

Aux États-Unis comme en Europe, le « phénomène social » de la bande dessinée prend toute son ampleur quand les personnages de papier reçoivent les honneurs des « grands » magazines. Les célèbres PEANUTS sont, en 1965, en couverture du très glorieux « TIME ». En France, ce sera ASTERIX qui jaillira dans « L'EX-PRESS ». Et les mêmes personnages, de part et d'autre, donneront leur nom aux fusées spatiales de leurs pays. Sujet de méditation éventuelle : le cinéma, lui, avait donné le nom de Gilda (d'après un film) et l'effigie de Rita Hayworth à la B.A. destinée à Hiroshima...



Films, dessins animés, poupées, publicité, puis théâtre et music-hall « s'emparent » de la bande dessinée. Superman lui-même (« Est-ce un oiseau, est-ce un avion ? ») triomphera à Broadway... Petit spectacle ? Non ! La mise en scène est du producteur même de « West Side Story » !

Suite de la page V

QUAND VINT LA TELEVISION

« Toutes les formes d'art ont été censurées à un moment ou à un autre : livres, peintures, pièces de théâtre, films, programmes de télévision, histoires en images. Et pourtant, elles existent encore. En 1933, aux Etats-Unis, l'industrie cinématographique fut contrainte par la « Légion de la Décence » de créer une Administration du Code de la Production, dont le rôle était de juger si oui ou non les films étaient susceptibles d'être projetés dans les salles d'exploitation. Aucune œuvre ne pouvait passer devant le public si elle n'avait pas obtenu le visa préalable. C'est ainsi que les producteurs de films s'ingénierent à tourner des œuvres susceptibles d'amuser des gens dont l'âge s'échelonnait, disons, entre 8 et 80 ans. Cette censure eut pour résultat, en matière de cinéma, de plonger la production dans une sorte d'anémie morale, et de gâcher infiniment plus de soirées que son absence n'aurait suscité d'atteintes à la morale.

La télévision, à elle seule, changea tout cela. Ce qui avait été le menu des salles de cinéma américaines, on le recevait à présent sur le petit écran familial. Désormais, plus besoin de se chauffer, de sortir sous la pluie ou de verser de l'argent au guichet d'entrée. L'industrie cinématographique dut envi-

sager les moyens d'empêcher ce guichet de mourir. On couvrit le grand écran d'images multicolores, on inventa les écrans larges, le cinémascope, les écrans à trois dimensions, le son stéréophonique et on alla même, Dieu me pardonne, jusqu'à l'écran odorant !

Différant en cela des histoires en images, l'industrie du cinéma a trouvé de nouveaux débouchés, de nouveaux terrains de découvertes, de nouveaux marchés. Lorsque les grands studios faillirent mourir par la faute du petit écran tapi dans les salles à manger, on découvrit un sang nouveau qu'on transfusa dans les veines du géant cinéma. L'Amérique se mit à importer des films de l'étranger : néo-réalisme italien, nouvelle vague française... Ils rencontrèrent la faveur populaire. Hollywood s'y mit. Le cinéma devint plus que jamais la pâte que le metteur en scène modèle a sa guise. C'est lui qui a trouvé une issue, qui a lutté sans avoir peur des idées. C'est lui qui savait que le conventionnel est ennuyeux !

J'espère que quelques-uns parmi les créateurs de bandes dessinées — comme un certain nombre de metteurs en scène de cinéma — continueront à mettre l'accent sur le fait social et à chercher de nouveaux moyens pour donner une image plus fidèle de la vie de notre époque dont ils sont les interprètes quotidiens. En dépit de tous les tabous, la

seule façon de survivre est de s'attaquer au difficile et peut-être à l'impossible. Il se peut que neuf idées sur dix soient éliminées, mais qu'une seule vienne à passer et elle justifiera tous les efforts... »

On voit, sous la plume d'Alfred Andriola, que le problème de la bande dessinée américaine (par cinéma interposé !) atteint d'épineux sommets, et que le moment du choix n'est plus loin. Pour les studios d'Hollywood comme pour les maisons d'édition de New York, l'étude du « virage à prendre » a commencé le jour où quelqu'un dont on avait oublié de demander l'avis, a commencé à manifester sa présence (ou plutôt son absence) : le public !

Nous n'en sommes pas là en Europe, où la Bande Dessinée se porte bien parce qu'elle évolue et se développe au rythme de l'époque. La léthargie, fatale à tous les arts, y est combattue. Un observateur non prévenu pourrait, si son coup d'œil est superficiel, s'y tromper : ça et là, certes, voici des bandes dessinées qui exploitent jusqu'à l'écoeurement les recettes éculées, les poncifs roublards, le commerce intensif des idées reçues, du truc et de la facilité plus ou moins maquillés. Ces bandes dessinées-là ont aussi leur public, ce qui constitue l'unique préoccupation de leurs auteurs. Mais elles sont à d'autres bandes dessinées ce qu'un film de catégorie Z est à une œuvre

“IT'S A BIRD...IT'S A PLANE...IT'S

SUPERMAN
THE NEW MUSICAL COMEDY



1938 NAT. PERIOD. PUB.



Le principal collègue belge de notre TINTIN est le sympathique SPIROU qui fut dessiné par de nombreux artistes successifs.



Le voici sous le crayon d'André FRANQUIN, qui le dota de l'excellent MARSUPIAMI.



cinématographique que tout le monde salue. La qualité aussi, la qualité d'abord, est commerciale. C'est par bonheur ce qui la sauvera.

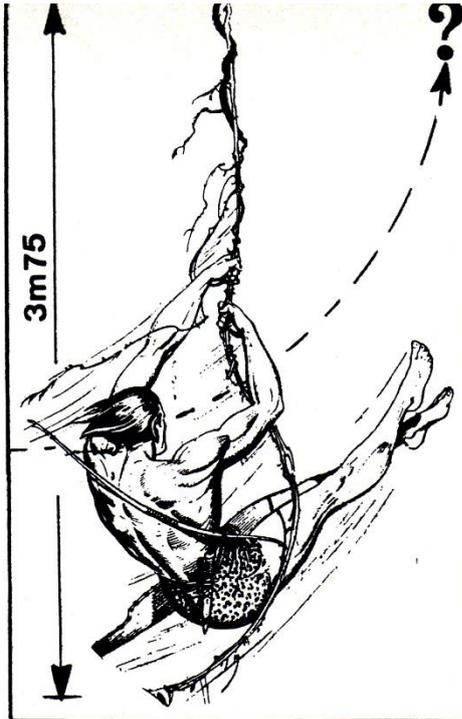
Nous avons choisi, pour exprimer les préoccupations des auteurs européens (et démontrer s'il le fallait, que l'autosatisfaction et la quiétude ne sont pas générales) la voix d'un dessinateur français de grand talent, Raymond Poivet, auteur des « Pionniers de l'Espérance » et graphiste unanimement salué. Son point de vue n'est pas sans rapport avec celui d'Alfred Andriola :

LA PRESSE DES JEUNES...

« Il serait peut-être temps de réagir contre l'habitude de considérer la Bande Dessinée comme devant s'adresser, nécessairement, à des débilés mentaux (comme l'accordéon ne peut, paraît-il, qu'interpréter des valse-musette).

L'origine populaire de ce moyen d'expression est une sorte de marque infamante, stigmatisant par avance toute tentative, dès l'instant que celle-ci s'inscrit dans des cases alignées en bandes.

Il y a une rupture entre les jeunes et la presse qui leur est destinée. On semble faire abstraction VOLONTAIREMENT des goûts des petits humains et on leur propose un monde artificiellement construit par des adultes ignares ou hypocrites.



« Si la liane dont se sert Tarzan mesure 3,75 m., calculez le chemin qu'il parcourt d'un arbre à l'autre... » : c'est le début de l'énoncé d'un problème où le Seigneur de la Jungle lui-même concourt à l'éducation scolaire des plus jeunes !

Quoi d'étonnant à ce que les jeunes bouddent ce que l'on prétend être « leur » presse, et tout particulièrement les bandes d'aventures, c'est-à-dire les plus fausses, les plus prétentieuses, les plus puériles enfin, alors que l'information environnante, à laquelle ils échappent de moins en moins, contribue à leur donner une mentalité d'adultes ? Un fossé se creuse entre les générations, et la plus grande erreur que l'on puisse commettre est de confondre la jeunesse d'hier avec celle d'aujourd'hui. Le jour où celle-ci pourra prendre la parole, nous risquons d'être pris au dépourvu... Car nous serons dépassés par des bambins précocement mûris et l'on demandera des comptes aux éducateurs (?) qui n'ont su offrir que de la bouillie à des garçons

armés de leurs trente-deux dents réglementaires...

La Presse des Jeunes semble avoir pour mission de maintenir ses lecteurs dans un infantilisme bêtifiant... et on fait semblant de ne pas comprendre pourquoi ceux-ci « tourment le bouton ».

Si l'on ajoute à cela les sollicitations toujours plus présentes (et pressantes) de la TV familiale, nous pouvons considérer que notre bâtiment a des voies d'eau et que seule, une profonde révolution dans la conception même de l'hebdomadaire de jeunes pourra sauver celui-ci du naufrage. Et qu'il ne soit pas question de trouver une nouvelle formule à partir des référendums organisés par une publication : ceux-ci, en effet, ne font que découvrir les préférences des amateurs entre

En 1971...

ITALIE (Lucques) :

Festival international de la Bande Dessinée, organisé par la ville et par l'Institut des Sciences de Communications de Masse, de Rome. Remise des Prix « Yellow Kid » et de la plaque de la ville de Lucca

France (Paris) :

Creation du prix PHENIX par la Société d'Etude et de Recherche des Littératures Dessinées, au Musée des Arts Décoratifs.

Congrès international de la bande dessinée à Nanterre.

BRESIL (Sao Paulo) :

Exposition mondiale de bandes dessinées au MUSEU DE ARTE, le plus grand musée d'Amérique Latine.

ETATS-UNIS (New York) :

Exposition « 75 ans de bandes dessinées » au NEW YORK CULTURAL CENTER.

BELGIQUE (Bruxelles) :

Exposition « TINTIN présente l'Univers de la bande Dessinée ».

SONDAGE...

L'inspecteur, à l'instituteur :

— Je voudrais poser une question à votre dernier de classe...

— Certainement, monsieur l'inspecteur. Le voici...

— Ah ! Parfait. Dites-moi, mon petit, vous lisez bien des bandes dessinées, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur.

— Et voilà !... J'en étais sûr. Bon, montrez-moi maintenant le premier de la classe...

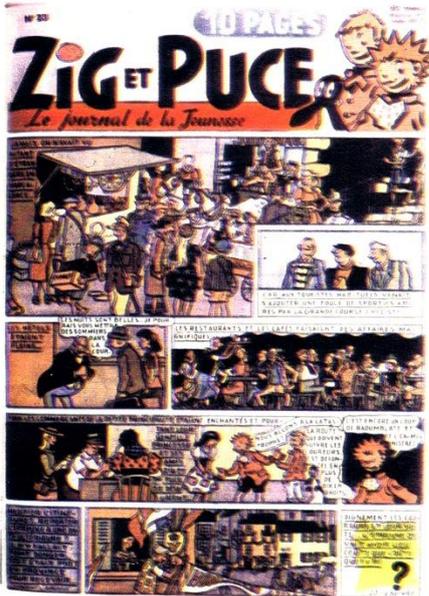
— Le voici, monsieur l'inspecteur.

— Ah ah. Bravo. Eh bien, jeune homme, dites-nous donc ce que vous pensez des lectures de votre malheureux camarade que je viens d'interroger.

— C'est dégoûtant, monsieur l'inspecteur.

— Réponse prévisible, excellent... Développez votre pensée, mon ami...

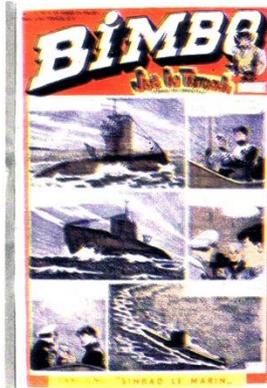
— C'est moi qui les lui prête toutes, les bandes dessinées, et il me les rend tachées, monsieur l'inspecteur. Alors mon père est furieux, parce qu'il les collectionne avec moi...



Avec TINTIN, ZIG ET PUCE furent les premiers véritables héros de bandes dessinées européennes « totales ». Ils eurent, eux aussi, leur journal.

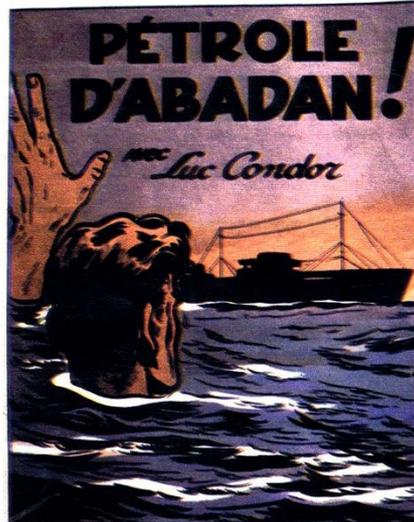


En Amérique, les principaux hebdomadaires de bandes dessinées sont les suppléments dominicaux des quotidiens : de huit à vingt-quatre pages « grand format »...



La Belgique devient un des premiers pays d'Europe à créer sa propre production de bandes dessinées (par opposition aux bandes dessinées américaines traduites). A côté de « Tintin » et « Spirou », on connut « Bravo », « Wrill », « Sabord », « K-Z-Vriend », « Hello », « Jeep », « Bimbo » et de nombreux autres périodiques belges.

HEROÏC N° 37 5 Fr. ALBUMS HISTOIRE COMPLÈTE CHAQUE MERCREDI



Parallèlement aux « histoires à suivre » des hebdomadaires, la presse des « récits complets » ne restait pas inactive. Des dessinateurs comme Tillieux, Craenhals, Jidéhem, Greg, Fred Funcken, Tibet et Weinberg firent leurs premières armes dans les « Héroïc-Albums », en Belgique.

La traduction des récits américains ouvre des horizons nouveaux : avec « Bronc Peeler » puis « Red Ryder », on découvre le Western dessiné « d'origine ». Aujourd'hui, « le Lieutenant Blueberry » ou « Comanche » font l'admiration... des Américains !



La science-fiction n'a pas attendu nos jours pour inspirer les auteurs de bandes dessinées : en 1938, Dick Calkins envoyait déjà son **BUCK ROGERS**... en l'an 3000. On le voit ici, avec sa compagne Alura, échapper aux extraterrestres en... se déguisant en stalagmites !



la glace à la vanille et la crème Chantilly, mais ne parviendront jamais à déceler leur goût **EVENTUEL** pour la brandade de morue.

Art complet où le créateur est maître à son bord, plus personnel que ne pourra jamais l'être le meilleur cinéma, les possibilités de ce « Neuvième Art » sont encore très loin d'avoir été explorées... Mais, lui permettra-t-on de le faire ? Trouvera-t-il l'éditeur avisé ou bien conseillé, qui aura suffisamment d'audace pour renoncer aux habitudes acquises, même dans le genre improprement appelé « populaire » ? Car c'est bien dans le non-conformisme que la Bande Dessinée trouvera à la fois son salut et sa justification. Il suffit de comparer la surface consacrée à la photo dans les magazines imprimés avec des techniques modernes, et celle occupée par le dessin, pour conclure que l'évolu-

tion ne s'effectue pas en notre faveur. En résumé, nous devons reconsidérer la vocation originelle de la Bande Dessinée en tenant compte, entre autre choses, de la menace permanente de la photographie, et avec, pour seule arme, notre imagination... » (extraits des propos confiés par Raymond Poivet, en décembre 1969, à la revue « Phenix »)

L'espoir d'Hergé, l'analyse lucide d'Andriola, la colère tonnante de Poivet... trois attitudes de professionnels de la bande dessinée, trois tempéraments, trois « approches » du problème... Mais une commune conviction, un même respect et un amour évident d'un métier qui les rassemble. On s'étonnera, peut-être, qu'en ce vingt-cinquième anniversaire de l'hebdomadaire « Tintin », nous ayons préféré, à un beau gâteau tout rose et à nos auto-félicitations, de faire le point sur l'univers

de la bande dessinée, tel qu'il existe en 1971.

Ce n'est là ni le signe d'une déception, encore moins celui d'un quelconque défaitisme : **AU CONTRAIRE !**

Il fallait, pour aborder sereinement ce problème (qui est celui du nouveau quart de siècle de bandes dessinées que nous abordons aujourd'hui), disposer d'une tribune solidement plantée dans le succès : c'est le cas de « Tintin », dont l'épanouissement n'a jamais cessé de prouver ses attaches réelles avec le public véritable, et son évolution **AVEC** lui.

Il fallait, selon le vœu d'Hergé, que les gens sérieux ne nous considèrent plus comme des sous-littérateurs pour primaires. C'est chose faite.

Il fallait que nos auteurs aient, comme le demande Andriola, le goût et la volonté de s'attaquer au difficile. Quelques-uns de ces auteurs sont devant vous.

Il fallait l'éditeur avisé et audacieux qu'appelaient Poivet. Nul autre n'aurait accepté qu'on célèbre 25 ans de succès en... remettant tout en question. C'est, à mes yeux — aux vôtres aussi, n'est-il pas vrai ? — la meilleure garantie que ce XXVème anniversaire ne constitue en aucune manière un aboutissement final mais le tremplin, soigneusement mis en place et bien orienté, de nouveaux bonds vers l'avenir.

L'avenir de l'hebdomadaire Tintin, l'avenir de la bande dessinée devenue « grande », et le vôtre, à vous qui ferez la route avec nous. Bienvenue !

Michel GREG.

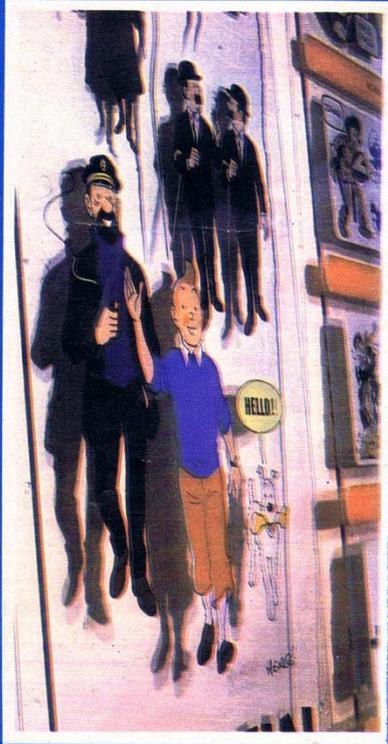
Bande dessinée américaine d'aujourd'hui : après « Pogo », les « Peanuts », le « Sorcier d'Id » ou « Miss Peach » (tous basés sur la psychologie, la satire sociale ou politique et les difficultés de notre Temps), la série « B-C » (pour « Before Christus » - Avant J.C.) de Johnny HART, réjouit chaque jour les lecteurs de plus de 500 journaux américains (cent millions de personnes !) en énonçant tranquillement, sous les dehors d'un dessin anodin, de persiflantes vérités...



© Copyright Publishers Newspaper Syndicate Distributed by Graph-Lit

Propos recueillis grâce à :

- * E.P. JACOBS « La Guerre des Mondes », J. Glenat-Guttin Editeur, 17, Avenue Alsace-Lorraine (38) Grenoble. - France.
- * « Giff-Wiff » 1969, J.J. Pauvert Editeur, 8, rue de Nesle, Paris 6ème.
- * « PHENIX », c/o Claude Moliterni, 36, rue des Boulangers, Paris 5ème.



Lors de l'Exposition «Terre des Hommes», à Montréal, en 1967, la Belgique choisit la bande dessinée nationale pour illustrer le dynamisme belge : le Pavillon de la Belgique sera décoré de grands panneaux de verre à l'effigie de nos héros. Une miroiterie de Gosselies se chargera de ce travail délicat.



Trente-cinq ans d'évolution : l'hebdomadaire géant au format et aux dessins américains comparé à la conception actuelle du périodique européen de récits dessinés.

